

# Bolzano : objectivité sémantique et subjectivité de la perception

**Goufrane Mansour**

DANS **REVUE DE MÉTAPHYSIQUE ET DE MORALE** 2008/4 n° 60 , PAGES 551 À 569

ÉDITIONS **PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE**

ISSN 0035-1571

ISBN 9782130567950

DOI 10.3917/rmm.084.0551

Date de mise en ligne : 24/02/2009

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-de-metaphysique-et-de-morale-2008-4-page-551?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](http://cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

# Bolzano : objectivité sémantique et subjectivité de la perception

RÉSUMÉ. — *De la pensée de Bolzano, l'objectivisme sémantique est certainement l'aspect le plus largement commenté. Mais son œuvre maîtresse, la Wissenschaftslehre, comprend aussi bien la version la plus aboutie de cet objectivisme qu'une partie proprement épistémologique, la « Théorie de la Connaissance ». Si l'épistémologie bolzaniennne repose sur la désubjectivation des éléments de la connaissance, la théorie de la perception présente dans cette Wissenschaftslehre prête au sujet connaissant un rôle actif dans l'élaboration du réel perceptif.*

ABSTRACT. — *The semantic objectivism is certainly the most commented-upon aspect of Bolzano's thought. However, his major work, the Wissenschaftslehre, entails, as well as the most comprehensive version of this objectivism, a proper epistemological section, namely "The Theory of Knowledge". If, indeed, bolzanian epistemology is based on the objectivity of elements of knowledge, the theory of perception presented in the Wissenschaftslehre gives the subject an active role in the perceptual reality's elaboration.*

---

Du vaste champ que constitue la pensée de Bolzano, deux aspects ont particulièrement retenu l'attention des commentateurs : l'objectivisme sémantique et le refus du kantisme. Or la théorie de la perception introduite dans la *Wissenschaftslehre* mérite une attention plus accrue. C'est un des grands mérites de J. Benoist que d'avoir saisi la portée de la théorie de la perception de Bolzano et d'avoir ouvert ainsi une voie d'interprétation nouvelle de la pensée du philosophe tchèque. Au § 72 de la *Wissenschaftslehre*<sup>1</sup>, alors que nous sommes plongés dans l'étude des représentations en soi, Bolzano introduit ce type de représentation simple en son contenu et singulière parce que ne représentant qu'un seul objet, l'intuition objective. Benoist relève le paradoxe d'une telle notion<sup>2</sup> et reconnaît dans cette théorie de l'intuition un renforcement du dispositif kantien – alors que le commentarisme classique ne cesse de décrier la différence entre Kant et Bolzano – par la séparation radicale de ce qui est de l'ordre du concept et ce qui est de l'ordre de l'intuition. Cette dernière est d'une pauvreté sémantique telle que seul le concept peut la déterminer. Mais si le

1. *Wissenschaftslehre*, Sulzbach, 1837.

2. *L'a priori conceptuel*, chap. vi.

partage entre intuition et concept est aussi radical qu'il veut bien nous le dire – et c'est là que se situe aussi bien l'apport kantien que le rejet de l'intuitionnisme, au sens où la représentation intuitive ne peut rien « dire » puisqu'elle est simple et singulière et que seul un concept peut « dire » quelque chose, il faut bien admettre que le réel, en tant que pure intuition, une « affection » nous dit Bolzano, n'acquiert de signification que le concept.

La « Théorie des éléments » de la *Wissenschaftslehre* ayant bien pris soin de déssubjectiver la teneur sémantique de nos représentations aussi bien conceptuelles qu'intuitionnelles, un paradoxe s'élève dès que nous abordons cette théorie de la perception présentée en profondeur dans la « Théorie de la connaissance », section non plus consacrée aux éléments – objectifs – qui la constituent mais à la connaissance en acte. Car alors la réalité n'est pas seulement ce qui est théoriquement posé comme *objectivement* déterminé par les concepts et propositions objectives ; elle est aussi réalité *perçue* par un sujet connaissant capable d'intuition et de saisir des concepts. La détermination de l'intuition par le concept est alors *processus de conceptualisation*, processus dans lequel le sujet est à l'œuvre. En ce sens, la théorie de la connaissance de Bolzano nous paraît adhérer à l'intuition fondamentale du kantisme, à savoir la constitution du réel perceptif par le sujet connaissant. Mais que, par ailleurs, les éléments fondamentaux de la connaissance ne soient rien de subjectifs, voilà le paradoxe que nous exposerons ici par l'analyse des divers éléments qui constituent le phénomène perceptif tel qu'il est décrit dans l'œuvre maîtresse du philosophe tchèque, la *Wissenschaftslehre*.

## L'ARRIÈRE-PLAN DE LA THÉORIE DE LA CONNAISSANCE

### *La pensée comme incarnation de l'objectivité*

Les entités objectives recouvrent le domaine tout entier de la logique définie par Bolzano comme la science qui « nous apprend les règles par lesquelles notre connaissance peut être organisée en un tout scientifique »<sup>3</sup>. La division de la *Wissenschaftslehre* en « Théorie des fondamentaux », « Théorie des éléments », « Théorie de la Connaissance » et « Heuristique » ne doit pas tromper le lecteur. Si la connaissance des fondamentaux et des éléments de la logique occupe deux parties déterminées dans le traité, ces fondamentaux et ces éléments ne constituent pas un domaine extrinsèque au domaine de la connaissance. Cela peut

3. § 13, p. 53.

surprendre lorsqu'on sait l'insistance de Bolzano sur l'indépendance des entités objectives par rapport à la connaissance humaine ou sur leur autonomie par rapport à la conscience qui peut les penser. Bolzano prend en effet bien soin de distinguer la représentation en soi de la représentation subjective et la proposition du jugement, les entités objectives étant inexistantes, atemporelles, uniques tandis que leurs incarnations subjectives existent en un certain temps, sous diverses formes, articulées ou simplement pensées. Les éléments de la logique, représentations, propositions, ainsi que les enchaînements de propositions ne se définissent pas par la possibilité de s'incarner dans une pensée. Lorsque nous disons qu'ils n'en constituent pas moins un domaine intrinsèque au domaine de la connaissance, il s'agit pour nous de souligner que si ces entités sont indépendantes par rapport à la conscience qui peut les saisir, cette conscience, elle, en est bien dépendante. Pour Bolzano, il n'est de pensée ou de langage qui ne soit soumis à la logique et donc qui ne soit constitué de manière essentielle par les objets logiques<sup>4</sup>.

Cela nous ramène à la conception particulière que se fait Bolzano de la logique et, par suite, de la matière de la connaissance. Si la logique est un ensemble de règles, il ne s'agit pas de règles qui n'ont trait qu'à la forme de la pensée. En introduisant dans le domaine de la logique les objets que sont vérités, faussetés, représentations et propositions et en analysant les diverses relations qui régissent les représentations, en les classifiant en conceptuelles et intuitives ainsi qu'en analysant les divers genres de propositions, Bolzano, contre Kant, donne à la logique un véritable contenu et surtout étend son domaine au contenu même – non plus seulement à la forme – de la connaissance. Si l'on ne peut penser illogiquement, c'est parce que toute pensée est au moins constituée d'une représentation. Or toute représentation est l'incarnation d'une représentation objective ou, selon les termes de J. Sebestik, d'un « objet logique ». Si la pensée est un jugement, alors elle est constituée d'une proposition. Cette « constitution », lorsque nous disons que la pensée est constituée d'objets logiques, il faut bien entendu lui poser des limites. Représentations et propositions constituent la matière de la pensée mais ne s'identifient pas à la pensée. La pensée d'une proposition n'est pas la proposition en elle-même. La pensée qui est celle d'un sujet est de tout autre nature que les objets qu'elle « saisit »

4. Bolzano s'appuie en effet à chaque étape de l'exposé de la *Wissenschaftslehre* sur les représentations et propositions subjectives afin d'en dégager la teneur objective. Ce procédé reflète aussi bien une conception totalisante de la logique déterminant de part en part le langage qu'une conception du langage comme « un système quasi transparent d'expression et de communication qui reproduit la composition des représentations et leur enchaînement dans les propositions. Le langage ne fait que révéler les structures signifiantes qui constituent un domaine théorique absolu » (J. SEBESTIK, *op. cit.*, p. 69). On est donc bien loin de la méfiance d'un Frege et de la nécessité de l'édification d'une Idéographie épurée du langage naturel.

(*auffassen*). De manière générale, « la pensée d'une chose et celle-ci, la chose en soi, qui est pensée dans une telle pensée, sont toujours différentes »<sup>5</sup>. Et c'est là que se situe l'origine du gouffre qui sépare le point de vue de Bolzano du point de vue de l'idéalisme post-kantien. Que ce soit Hegel (que Bolzano cite) pour qui la logique « contient la pensée en tant qu'identique à la chose et la chose en tant qu'identique à la pensée » ou Fichte clamant l'identité du sujet et de l'objet dans la réflexion, la perspective idéaliste s'enracine dans la conviction d'une identité possible entre le sujet pensant et l'objet pensé, notamment dans la réflexion. Cette identité-là, Bolzano la rejette. Qu'il s'agisse de la pensée d'un objet quelconque ou de la pensée de soi-même, pensée et objet de pensée, « même lorsque cette chose en question est une pensée », sont non seulement de structures différentes mais appartiennent à deux niveaux « ontologiques »<sup>6</sup> différents. On peut dire que, chez Bolzano, la pensée est conçue comme un acte subjectif dont il est du ressort de la psychologie d'en déterminer les modalités. Pur acte, la pensée n'a de contenu qu'en tant qu'elle « saisit » des objets, représentations et propositions. Considérée dans le saisissement de ces objets, abstraction faite des conditions particulières de cette saisie, c'est là qu'elle devient l'objet de la logique. Du rapport entre les objets logiques et la pensée, Bolzano n'en dit pas plus que la pensée les « saisit » : « ne me demandez donc pas une *explication* du concept que j'associe avec le mot saisir ; je le tiens vraiment pour simple »<sup>7</sup>. On peut interpréter cette « saisie », à la manière de J. Sebestik, comme une sorte d'« intuition rationnelle »<sup>8</sup> mais cette interprétation reste dans un registre métaphorique.

### *L'intuition objective*

La corrélation étroite entre les représentations subjectives et leurs correspondantes objectives apparaît nettement lorsqu'il s'agit pour Bolzano de montrer que, parmi nos représentations objectives, il y a des représentations intuitives. « Si j'arrive à montrer que parmi nos représentations subjectives, il y en a qui

5. § 7, p. 31.

6. La question de la nature de l'objectivité partage les commentateurs. J. Laz considère ainsi que Bolzano inaugure une nouvelle métaphysique (ce qui est un argument de plus en faveur de l'antikantisme radical de Bolzano). À l'opposé, J. BENOIST s'élève contre ce type d'interprétation (cf. « Pourquoi il n'y a pas d'ontologie formelle chez Bolzano », in *Entre acte et sens*, Vrin, 2002). Cette question n'étant pas l'objet immédiat du présent article, nous nous contenterons de noter que si effectivement Bolzano insiste beaucoup sur la « non-réalité » des objets logiques, reste tentante la question de leur nature puisqu'ils *sont* bien quelque chose.

7. *Op. cit.*, p. 123.

8. *Ibid.*, p. 121.

sont simples et qui n'ont pourtant qu'un objet, alors il suivra que parmi les représentations objectives, il en est également de cette sorte.»<sup>9</sup> Ce point de départ subjectif ne constitue pas véritablement une nouvelle direction qui serait propre à la détermination de l'intuition. La méthode est celle qui anime l'ensemble de l'exposition de la *Wissenschaftslehre* : il s'agit de l'observation de nos représentations actuelles afin de dégager leur contenu ou leur « propos » puisque « ce que nous pensons par une expression est toujours identique à la représentation que nous connectons avec elle »<sup>10</sup>. Si donc, parmi nos représentations subjectives, il y en a qui sont simples et singulières nous pouvons inférer, du fait de la corrélation entre le subjectif et l'objectif, qu'il y a des représentations objectives de cette sorte.

La conception de l'intuition de la *Wissenschaftslehre* fait apparaître le caractère profondément innovateur de la pensée de Bolzano. À travers cette notion, se voient en effet désavouées la logique traditionnelle représentée par Port-Royal et la conception kantienne de l'intuition. Qu'une représentation puisse ne comprendre qu'une seule partie tout en ne représentant qu'un seul objet constitue certainement un désaveu d'une logique qui voudrait que plus l'extension est réduite, plus la compréhension est élargie. Pour qu'une représentation représente un objet, il n'est pas nécessaire qu'elle comprenne en ses parties la représentation des attributs, même nécessaires, de son objet. Nous rattachons souvent à nos représentations des attributs de leurs objets, ce qui nous induit en erreur quant à leur composition réelle. Par exemple, nous croyons à première vue que l'« équiangularité » est une composante de la représentation « triangle équilatéral » alors qu'il s'agit en fait de la représentation d'un attribut de son objet qui n'apparaît pas dans la composition de la représentation de l'objet. La possibilité d'une représentation simple et singulière s'annonce ainsi dans la *Wissenschaftslehre* dès le début par l'instauration de la tripartition *représentation subjective-référent-représentation objective*. Si c'est aussi contre la conception kantienne que s'élève la conception bolzanienne, l'auteur reconnaît que c'est à Kant qu'il doit la découverte de la non-universalité de la loi de la variation inverse de l'extension et de la compréhension puisque Kant est le premier à avoir clairement reconnu la distinction entre proposition analytique et proposition synthétique et surtout l'existence de propositions synthétiques *a priori*<sup>11</sup>. La démarche de Kant a en effet fait apparaître l'essentiel, à savoir le fait que sont prédiqués de manière nécessaire des attributs d'un sujet sans pour autant que ces prédicats n'apparaissent dans la composition de la représentation du sujet.

9. § 72, p. 326.

10. § 68, p. 307.

11. § 65, p. 288.

La conception de Bolzano et la critique de l'esthétique kantienne sont faites sur la base de la radicalisation du partage, pourtant déjà reconnu par Kant, entre le conceptuel et l'empirique. Si selon Kant une intuition représente, contrairement au concept, un objet singulier, pour Bolzano, elle ne peut s'accompagner de ce « sentiment de nécessité » et d'universalité<sup>12</sup> qui sont les caractéristiques propres des jugements conceptuels. S'il y a donc une intuition, celle-ci ne peut être que la représentation d'un objet singulier non conceptuel et donc empirique. Qu'est-ce qui alors, dans nos représentations, est proprement empirique ? Quelles sont ces représentations dont on peut dire qu'elles ne s'appliquent qu'à un objet uniquement ? À cette question, la *Wissenschaftslehre* propose une sorte d'introspection : « si nous portons attention au changement que cause un corps externe à notre corps, le résultat *premier* et *immédiat* de cette attention est que la *représentation* de ce changement se produit en nous »<sup>13</sup>. Ce résultat *premier* et *immédiat* se traduit dans le langage par l'article « ce » ou « ceci » comme lorsqu'on dit « ce que je perçois en ce moment », « ceci que je ressens » et où « que je perçois » et « que je ressens » ne sont pas la représentation intuitive elle-même mais soit des *déterminations* de l'intuition, lorsque telle est l'intention, soit des représentations adjointes de façon redondante puisque tout est déjà contenu dans le « ce » qui représente très exactement et de manière pleine le changement que je subis. Le point important de cette description est l'idée que la représentation intuitive est toujours l'effet d'une cause qui agit sur nous, et plus précisément l'effet *immédiat* parce qu'en tant qu'effet immédiat, la représentation du changement, qui est singulière puisqu'elle représente ce changement-ci à cet instant-ci. Ce que l'immédiateté ajoute comme caractéristique à la représentation intuitive, c'est sa simplicité car si la représentation était composée de parties, dit Bolzano, elle ne serait pas l'effet prochain immédiat qui résulte de l'observation du changement en nous. À l'évidence, la simplicité de la représentation intuitive n'est pas inférée de l'observation du changement en tant que tel. Il est très difficile, lorsque nous effectuons l'expérience décrite par Bolzano, d'affirmer que ce que je ressens n'est que « ceci », et rien que « ceci ». On rattache en effet sans cesse et quasi instantanément des déterminations et des prédicats et il semble difficile de démêler ce qui relève de l'intuition de ce qui n'en relève pas. Le choix que Bolzano fait est d'ôter à l'intuition, par le réquisit de simplicité, toute autre teneur sémantique que le « ceci » qui n'indique que la présence d'un changement dans notre corps, sans aucune autre détermination. Les représentations subjectives que nous disons intuitives et qui comportent des déterminations temporelles ou des prédicats de couleurs sont en

12. *Appendice des Beiträge*, § 7.

13. § 72, p. 326.

réalité des représentations mixtes qui contiennent la représentation intuitive comme partie. Ainsi, l'expression « le rouge que je perçois » devrait, pour être plus exacte, prendre la forme de « ceci qui est rouge et que je perçois ». Le langage est bien sûr constitué en grande partie de ces représentations mixtes. Les représentations purement intuitives ne sont que des parties de notre langage et des parties dont le défaut de teneur sémantique ne peut être suppléé que par l'adjonction de représentations conceptuelles. À l'effet immédiat résultant du changement subit, la représentation intuitive, nous ajoutons des représentations conceptuelles qui viennent donner du sens par des déterminations et prédications là où précisément le sens fait défaut. Néanmoins, comme le remarque J. Benoist<sup>14</sup>, ce défaut de sens n'est véritablement « défaut » que dans le contexte du langage, là où sont attendues descriptions et déterminations. Du point de vue sémantique pur ou objectif, « hors langage », l'intuition conçue comme une représentation simple assure tout à fait sa fonction, à savoir représenter son objet, le changement ou la sensation, qui en lui-même, non seulement ne nécessite pas de déterminations mais se trouve pleinement déterminé dans la pauvreté sémantique de sa représentation puisque celle-ci ne représente que cet objet et uniquement celui-ci.

L'idée d'une action causale qui affecte mon corps ou mon esprit et qui est à l'origine des intuitions trouve justification dans la nature si particulière de cette représentation. Pour qu'une représentation ne puisse s'appliquer qu'à un objet, et uniquement celui-ci, tout en étant simple, « alors elle doit avoir quelque chose de si particulier (quelque chose qui se réfère uniquement à cet objet) que son origine en notre esprit peut difficilement être expliquée autrement que la représentation est reliée à son objet comme un effet à sa cause »<sup>15</sup>. Ces considérations d'inspiration lockienne sur l'accès à l'objet par la causalité ne doivent pas effacer leur aspect profondément innovateur. Concernant la méthode, Bolzano, pour déterminer la particularité des représentations intuitives, invoque une fois de plus la distinction entre représentation subjective et représentation objective pour débarrasser la première des caractéristiques inessentiels du point de vue de la représentation objective et dégager ce qui est réellement purement empirique dans notre discours. Dépouillée des représentations que nous pouvons lui rattacher, l'intuition apparaît en elle-même comme simple et singulière. La nature objective de la représentation ainsi établie ne doit pas laisser croire qu'elle résulte du geste du philosophe : il y a des représentations objectives simples et singulières puisque nous en avons les incarnations subjectives. Celles-ci indiquent, font apparaître, qu'il y a de telles représentations mais sont des intuitions,

14. *L'a priori conceptuel*, p. 146.

15. § 74, p. 331.

dit Bolzano, même les représentations simples et singulières non actualisées. Comme toute représentation subjective, l'intuition est le corollaire d'une représentation objective qui a une certaine nature, un certain contenu indépendamment de toute actualisation dans l'esprit de quelqu'un.

Mais il faut avouer qu'il nous est difficile de comprendre la notion paradoxale d'intuition objective. Même « hors langage », pour reprendre les mots de Benoist, ou d'un point de vue sémantique, il nous est difficile de détacher la représentation de l'objet auquel elle se réfère, la sensation ou le changement que subit notre corps puisque l'intuition prend tout son sens ou ne remplit sa fonction qu'en représentant la sensation que nous avons et que nous ne pouvons avoir qu'à un moment déterminé. La difficulté ne peut être résolue, du moins théoriquement, que si l'on se rappelle que la référentialité de toute représentation est une caractéristique *interne* à la représentation objective.

### *La desubjectivation de la référence*

L'argumentation en faveur de la démarcation nette entre la sphère des objets et celle des représentations et propositions est, comme l'a souligné Benoist, l'un des points les plus forts et les plus révolutionnaires de la *Wissenschaftslehre*. Autant Bolzano s'y efforce de dégager la logique et son contenu de tout subjectivisme, autant il s'éloigne des ontologies classiques par ce que J. Benoist appelle « l'anti-chambre non-ontologique de l'ontologie » que sont les entités logiques. Dans son analyse de la naissance de la phénoménologie et de la philosophie analytique<sup>16</sup>, J. Benoist introduit à juste titre la problématique bolzanienne de « représentation vide » – les représentations qui ont un contenu mais qui n'ont pas d'objets tels que « carré-rond » – comme le paradigme de l'écart creusé par le philosophe tchèque entre les contenus de représentation et les objets auxquels ils se réfèrent, un écart qui donnera, pour la phénoménologie naissante, l'espace de la visée intentionnelle. En soulignant la nouvelle direction que va prendre la philosophie grâce à la problématique bolzanienne, J. Benoist prévient également contre toute interprétation intentionnelle de la tripartition de Bolzano. La très exacte lecture qu'il fait de la « Théorie des éléments » de la *Wissenschaftslehre* et les passages qui y sont consacrés à la notion de référence lui permettent d'affirmer que « le sujet est définitivement destitué de son droit à contrôler la portée référentielle des représentations qu'il peut être amené à utiliser » ou encore que « le fait qu'une représentation ait un objet ou non ne

16. *Représentations sans objet*, Vrin, 2002.

dépend pas de la façon dont un sujet pensant le rapporte ou non à un objet »<sup>17</sup>. L'objectivation de la portée référentielle d'une représentation, soit le fait qu'une représentation représente certains objets plutôt que d'autres ou encore qu'elle n'en représente aucun, est en effet un élément clairement présent dans le texte de Bolzano. Lorsqu'on dit « il y a » des objets subsumés sous une représentation, « il y a », dit Bolzano, est à prendre dans le même sens que « il y a » des représentations<sup>18</sup>. De même, par l'extension d'une représentation, « j'entends, dit-il, la caractéristique particulière d'une représentation en vertu de laquelle elle représente certains objets et uniquement ceux-là »<sup>19</sup>. Ainsi, que les objets soient tels ou tels, qu'ils soient rangés sous tel ou tel concept, cela tient des caractéristiques internes des représentations sous lesquelles nous voudrions les classer. Un autre élément se glisse dans la possibilité de la prédication : « ceci est un A » tient également de la nature même de l'objet puisque si je lui applique une certaine représentation, ici « A », c'est que « cet objet est d'une nature telle qu'une certaine représentation le représente »<sup>20</sup>. Le texte est assez clair sur ce point : la corrélation objet-représentation est objective. Elle s'opère sans sujet, sans agent de liaison.

En d'autres termes, qu'une représentation ne représente que ces objets et uniquement ceux-ci ne relève pas d'un acte subjectif de liaison. La représentation intuitive et son rapport à cet objet tiennent de la nature de la représentation. Il ne s'agit pas pour Bolzano de dire que cette sensation précise que je ressens en ce moment, l'objet de la représentation, est déterminée avant la sensation actualisée parce que sa représentation ne dépend pas du sujet. Mais pour que celui-ci puisse dire « ceci que je ressens » en se référant à l'objet, pour qu'actuellement je puisse désigner la sensation, cela dépend de la *nature* de la sensation, nature pleinement représentée dans sa représentation objective. Ce n'est donc pas la sensation que j'ai en ce moment qui est déterminée comme « d'avance » mais sa représentation, soit la manière dont elle pourrait être, non pas effectivement vécue, mais représentée. Que ce vécu ne peut avoir pour effet que cette représentation, là réside l'objectivité et non pas dans le vécu lui-même qui n'apparaît que dans un lieu et un temps. La représentation de ce vécu, elle, ne peut émerger à la conscience que d'une seule manière et sa nature ne dépend ni d'un lieu ni d'un temps. Ces quelques remarques n'enrayent certainement pas le paradoxe de la notion d'« intuition objective ». Mais elle s'inscrit tout à fait dans la perspective d'une logique dépourvue de toute référence à la subjectivité, du moins dans ses éléments ou son contenu.

17. *Ibid.*, pp. 28-29.

18. § 50, p. 222.

19. § 66, p. 298.

20. *Ibid.*, p. 297.

Objectivité des représentations, des propositions et de la référentialité, tel est l'arrière-plan constitutif de la théorie de la connaissance de Bolzano. Adossée à une logique rigoureusement desubjectivée, la théorie de la connaissance s'ouvre sur l'examen des représentations subjectives et des jugements, pendants subjectifs des propositions. Mais, déjà, la « Théorie des fondamentaux » avait en partie répondu à la question : qu'est-ce que connaître ? Car si Bolzano insiste tant sur l'objectivité des constituants de la pensée, c'est au nom de l'objectivité de la vérité. Une connaissance valide est une connaissance vraie et la vérité est véhiculée par une proposition du type «  $A a b$  ». La vérité est la propriété objective de certaines propositions et lorsque celles-ci sont saisies par la pensée, on peut parler de jugements vrais. Le point qu'il est important de souligner ici est l'attribution de la vérité aux propositions uniquement, c'est-à-dire ni aux représentations seules ni même au rapport entre la représentation et son objet. En cela, Bolzano rejette la théorie de la vérité comme adéquation. La vérité est une affaire de propositions et si elle ne peut se dire de représentations isolées, elle se dit du complexe particulier de représentations que forme la proposition. La connaissance d'objet (qu'il soit « sensible » ou intellectuel) se fait donc au moyen de représentations et de jugements et la validité de cette connaissance ne se mesure que par la composition interne de la proposition que sous-tend le jugement.

Fait remarquable de la *Wissenschaftslehre*, la perception au sens le plus commun est tenue pour le résultat d'inférences fondées sur des jugements de nature particulière, les jugements immédiats de la perception. La perception est donc tenue pour un type particulier de connaissance d'objets. Les jugements d'expérience les plus généraux, comme ceux qui énoncent l'unicité d'un objet, la proximité de certains objets ou au contraire leur éloignement, sont des jugements qui reposent sur d'autres. Mais dans cet exposé, apparaît un élément qui était jusque-là absent de la *Wissenschaftslehre*, le sujet connaissant. Le sujet apparaît en effet comme l'opérateur de ces dérivations aboutissant aux jugements d'expérience : « nous formons ces jugements en lesquels nous déterminons des relations temporelles entre certains phénomènes », « nous concluons que ces différentes idées A, B, C, D [...] sont dans notre esprit simultanément », « nous pouvons déterminer la relation de [...] »<sup>21</sup>, etc. La perception apparaît ainsi comme le résultat de l'activité du sujet. C'est cette dimension de la WL, celle d'un sujet actif dans l'élaboration du réel perceptif, que nous exposerons à présent en faisant apparaître aussi bien l'étendue de cette fonction que ses limites.

## LE SUJET À L'ŒUVRE DANS LA PERCEPTION

*De la sensation à l'objet*

La théorie causale de l'accès à l'objet, celui-ci étant ce qui cause ma sensation, mêlée à la notion d'une intuition simple et singulière dont le référent est la sensation ou le changement ressenti a pour conséquence immédiate que ce que je connais immédiatement de l'objet-cause est, non pas l'objet lui-même, mais des attributs de cet objet : celui-ci agit sur mes sens et c'est une de ses propriétés de pouvoir agir ainsi et donc de produire en moi une sensation. Les trois éléments représentation intuitive, sensation et objet-cause sont donnés du même coup car si je dis « j'ai l'intuition A » ou « je perçois x », c'est que, selon la conception causale de Bolzano, je sais du même coup qu'un objet extérieur à mes sens agit sur eux en causant ma sensation. Mais cette simultanéité ne résorbe pas l'écart entre la fonction cognitive – moi qui ressent et qui veut savoir ce qui cause ma sensation – et l'objet réel. Au contraire Bolzano creuse cet écart en affirmant non seulement que ce que je connais immédiatement suite à la sensation est un attribut de la sensation mais que, de manière générale, ce sont toujours des attributs de l'objet qui nous sont connus<sup>22</sup>. Ainsi lorsque nous affirmons, en conséquence immédiate du ressentir du changement ou de la sensation, « ceci est rouge », « rouge » n'est pas la sensation elle-même mais un attribut ou une de ses propriétés. Je connais par « rouge » un attribut de ce que je ressens et non pas l'objet qui cause en moi la représentation intuitive dont je dis qu'elle est rouge. Lorsque je communique avec autrui pour lui faire connaître ma sensation, c'est également un attribut de ma sensation que je fais connaître. Profondément réaliste quant à la matière de notre connaissance, « il y a des entités logiques », « il y a des intuitions », Bolzano semble frôler ici un idéalisme dont la *Wissenschaftslehre* ne cesse de décrier les incohérences. Aux antipodes du réalisme épistémologique, non seulement cette conception de l'intuition laisse le champ libre à des déterminations dont la nature est non intuitive mais, parce qu'elle a pour objet-référent la sensation et non pas l'objet qui cause cette sensation, elle semble affirmer l'impossibilité d'une connaissance de l'objet et, si tel est le cas, ne serions-nous pas dans une théorie de la chose en soi ?

En réalité, cet écart entre ce que nous connaissons de l'objet et l'objet lui-même n'est autre que cette différence de nature, à laquelle nous avons déjà fait

22. « On dit parfois que nous communiquons une certaine intuition à quelqu'un. Mais cela signifie simplement que nous lui faisons connaître les attributs de cette intuition » (§ 75, p. 335).

allusion, entre représentation et référence. Déjà, dans la « Théorie des fondamentaux », dans un passage consacré à la réfutation du scepticisme, Bolzano s'est prémuni contre ce type d'argument, à savoir que toute connaissance que nous pourrions avoir d'un objet ne sera jamais la connaissance de ce qu'il est en soi. Selon le § 42, l'erreur des « philosophies de l'identité » aura été justement d'avoir pris au sérieux l'argument de la chose en soi et d'avoir trouvé la solution dans l'identité originelle entre le sujet et l'objet. L'erreur de l'idéalisme, comme du scepticisme, réside en fait dans une conception erronée de la vérité dans laquelle ce que nous disons doit être en accord avec ce que les choses sont. Il s'agit pour Bolzano d'une confusion entre ce qui est de l'ordre du connaître et ce qui est de l'ordre de l'être. La connaissance d'un objet ne s'effectue pas par une sorte de comparaison entre la représentation que j'ai de lui et lui-même. En effet, la simple représentation d'un objet n'est pas une connaissance de l'objet. Lorsque nous parlons d'un objet, nous nous le représentons et savons d'après notre représentation de quel objet nous parlons. L'accord est donc immédiat et ne peut faire l'objet d'une revendication car ce serait supposer que nous puissions former une représentation à propos d'un objet en nous référant à un autre objet, ce qui est absurde. Mais également, « si votre représentation d'un objet n'est pas en accord avec cet objet, alors elle est la représentation d'un autre objet »<sup>23</sup>, ce qui signifie qu'objet et représentation sont toujours liés, une liaison qui n'est autre que l'extension de la représentation. Si la connaissance ne se limite pas à la représentation d'un objet, elle ne peut s'effectuer que dans un jugement, c'est-à-dire dans une attribution. Elle ne peut avoir lieu que lorsque nous prédisons à une représentation, la représentation-sujet, une autre représentation, la représentation-attribut. On peut donc comprendre pourquoi Bolzano affirme, que ce soit dans les jugements immédiats ou les jugements médiats, que c'est toujours un attribut de l'objet qui nous est connu. Et en réalité, nous ne prédisons pas un attribut à un objet mais une représentation-attribut à une représentation-sujet. On ne peut donc reprocher à la fonction cognitive de ne pouvoir accéder à l'objet car elle ne peut avoir d'autre connaissance que la connaissance attributive, non pas parce qu'elle n'est pas capable d'une autre forme de connaissance mais parce que c'est la seule forme de connaissance possible. Le propre de l'attitude de connaître est l'attribution de propriété à des représentations que nous avons. Tout comme il est absurde de demander à la connaissance de sortir de la représentation, il est absurde de demander au réel de *dire* quelque chose. La vérité est uniquement une affaire de proposition, elle est une propriété de la proposition. « Il n'est jamais nécessaire d'aller au-delà des représentations pour nous assurer de la vérité d'une

23. § 42, p. 180.

proposition. »<sup>24</sup> Mais alors, si l'objet en tant que tel ne contribue pas à la garantie de vérité, où faut-il donc la chercher ? Qu'est-ce qui peut m'assurer de la vérité de ma prédication ?

Une connaissance vraie, dit la *Wissenschaftslehre*, est un jugement dans lequel est correctement prédiquée à une représentation-sujet une représentation-prédicat et où la garantie de vérité n'est pas à rechercher en dehors de la proposition objective que véhicule le jugement<sup>25</sup>. Cette garantie, par laquelle on est assuré de la vérité d'une proposition mais qui ne constitue pas cette vérité, rappelons-le, est en effet à rechercher soit dans les représentations constitutives de la proposition lorsqu'il s'agit de jugements immédiats, soit dans d'autres propositions lorsqu'il s'agit de jugements médiats<sup>26</sup>. Bolzano opère une classification des jugements sur la base du mode d'émergence de ces jugements. Sont *immédiats* les jugements qui émergent à la conscience indépendamment de tout autre jugement et il y en a de deux sortes : les jugements immédiats de la perception et les jugements immédiats conceptuels. Tous les autres jugements sont soit des jugements d'expérience qui naissent du concours des deux genres de jugements immédiats, soit des jugements conceptuels dérivant uniquement de jugements immédiats conceptuels. Les jugements immédiats n'ont besoin d'aucune garantie de vérité : on peut toujours être certain de leur vérité. Comme les jugements médiats en dérivent, et si ces dérivations sont correctes au point de vue de la forme, alors ils sont également vrais. Ainsi, tous les jugements du type « ceci est rouge » ou « je perçois A » (dont la formulation exacte devrait être « ceci que je perçois est A »), qui sont des jugements immédiats de la perception, formés comme l'effet direct de la sensation subie, sont vrais. Étant liés d'une manière particulière à l'objet-référent, la sensation, de la représentation-sujet « ceci » et étant l'expression de la modification vécue par mon corps ou mon esprit, ils sont toujours indiscutablement vrais.

Cette vérité absolue accordée à nos jugements immédiats portant sur nos sensations pourrait suggérer qu'il y a chez Bolzano une connaissance d'ordre privé. En effet, les jugements du type « ceci est A », lorsqu'il s'agit d'un jugement fait immédiatement suite à la sensation, ont pour objet la sensation<sup>27</sup>.

24. *Ibid.*, p. 182.

25. § 25.

26. § 300.

27. Le § 59 distingue en effet les représentations redondantes de celles qui sont véritablement complexes. Le jugement immédiat « ceci est rouge », qui fait usage du premier cas, a en réalité la forme « ceci, qui est rouge, est rouge ». Comme l'explique Bolzano, l'attribution « rouge » est ici inessentielle, elle ne sert qu'à rendre plus claire la représentation-sujet. Dans le cas où la représentation-sujet est exprimée par « ceci », sans qu'il ne s'agisse de la sensation immédiate, le jugement est de la forme « ceci est un A ». Il y a alors une véritable attribution car l'intention, par l'usage de « ceci », est la limitation de l'extension de la représentation-sujet. Voir également J. BENOIST, *L'a priori conceptuel*, p. 142.

Or celle-ci est nécessairement objet privé puisque inaccessible à la conscience d'autrui : elle est le vécu qui n'a qu'un temps et qu'un lieu. De cette unicité irrémédiable de la présence de la sensation comme objet de la représentation intuitive, Bolzano en déduit qu'elle doit être « incommunicable ». Il y a donc bien des objets privés, mes sensations, inaccessibles à la connaissance d'autrui. Mais il serait erroné d'en déduire que la connaissance que nous en avons serait, elle, privée. En tant que jugement, la connaissance des sensations est soutenue par des propositions objectives. Or comme nous le savons, aucune proposition n'est subjective. La *connaissance* des sensations peut être communiquée (je « dis » : ceci que je ressens est rouge) bien que, à l'évidence, nous ne communiquions jamais nos sensations elles-mêmes qui restent des expériences irrémédiablement uniques et non réitérables. L'objet premier et immédiat de notre expérience du monde est donc bien un objet privé. Avec la sphère des jugements immédiats, nous dit Bolzano, nous ne sortons pas de la sphère privée de la sensation et n'avons donc pas accès aux objets du monde qui causent ces sensations.

Le langage naturel ne porte pas, ou exceptionnellement comme en philosophie, sur nos sensations. Les objets du discours quotidien sont des objets dont on reconnaît la transcendance par rapport à nos sensations. Nous parlons d'objets qui nous entourent comme de véritables objets extérieurs à notre corps et notre esprit. Pour Bolzano, ces jugements que nous faisons à propos des objets du monde sont loin d'être immédiats : « pas un seul objet extérieur ni aucune de ses propriétés ne sont immédiatement reconnus »<sup>28</sup>. Ils sont le résultat d'un long processus d'objectivation : il y a un chemin à parcourir de la sensation à l'objet.

### *L'objet extérieur comme résultat d'inférences*

La sortie de la sphère privée ne peut se faire qu'au moyen des jugements conceptuels. Si je puis effectuer ce passage, c'est parce que la conscience, outre la capacité qu'elle a de recevoir des sensations et de produire des représentations simples et singulières, de subir l'influence de certains objets, a la capacité de reconnaître cette influence et de former des représentations « génériques » qui déterminent la sensation. Sortir de la sphère privée de la sensation, c'est pouvoir reconnaître que ce que je ressens est l'effet d'un objet sur moi. En effet, aucun jugement de perception ne me permet d'inférer immédiatement qu'il y a un objet, différent de ma sensation, qui la cause en moi. C'est aux purs concepts que l'on fait appel ici. De la proposition « ceci est X » ou, ce qui est identique,

28. § 300, p. 133.

« j'ai l'intuition X », je parviens à l'existence de l'objet qui a causé X par la proposition « toute intuition qui survient en moi présuppose l'existence d'un objet réel », proposition, selon le § 300, purement conceptuelle puisqu'elle ne peut être dérivée d'aucun jugement immédiat de la perception. Les propositions qui affirment l'existence des objets extérieurs dont l'accès se fait d'abord par la sensation et les jugements de perception sont donc tous des jugements dérivés. Ce sont les « jugements d'expérience » comprenant des éléments intuitifs mais formés à l'aide de dérivations à partir de jugements conceptuels. Pour Bolzano, les jugements du type « cette maison est rouge » sont loin d'être, comme notre langage pourrait nous le faire croire, des jugements immédiatement formés. Bien que singulière, « cette maison » est déjà une représentation complexe parce qu'elle est le résultat d'une véritable unification de plusieurs sensations dont la simultanéité me permet de déduire qu'il s'agit de sensations causées par un même objet. Au moins deux jugements conceptuels participent à l'élaboration de la représentation : des intuitions qui apparaissent simultanément de manière répétées ont pour cause un même objet et toute intuition est causée par un objet. Par ailleurs, le prédicat « rouge », ici prédiqué non pas d'une sensation mais d'un véritable objet, appartient à ce que Bolzano appelle les « représentations génériques de la sensation » dont font également partie les représentations d'odeur et de sonorité. De ces représentations, Bolzano affirme : « il me semble probable [qu'elles] sont toutes des concepts de certaines lois qui gouvernent les changements dans l'esprit qui sont les objets de l'intuition »<sup>29</sup> mais que cette nature conceptuelle leur est très peu reconnue du fait de leur relation étroite avec les intuitions.

Au sortir de la sphère privée du ressentir, les jugements perdent leur valeur de vérité pour n'être que probables. Les propositions en soi qui sous-tendent les jugements sont bien sûr toujours vraies ou toujours fausses. Mais lorsque de nos sensations et de l'application de propositions conceptuelles sur nos sensations, nous inférons que tel objet est la cause de nos sensations, nous l'inférons avec probabilité, mais une probabilité assez forte pour que nous considérions le jugement d'expérience comme vrai<sup>30</sup>. Il est absurde de porter un jugement de valeur sur nos sensations car elles sont ce qu'elles sont. Par contre, nos jugements d'expérience *construits* à l'aide de propositions que *nous* leur appliquons ne sont que probables précisément parce que *nous* en sommes les architectes et que nous sommes passibles d'erreur. L'origine des jugements probables, Bolzano la voit en effet dans « la limitation de nos pouvoirs et dans

29. § 286, p. 89.

30. « Tous les jugements d'expérience sont basés sur des inférences de probabilité », § 312.

leur combinaison »<sup>31</sup>. N'ayant accès aux objets que par les sensations, ceux-ci sont l'objet d'interprétation : la faculté de juger détermine leur origine, quel est l'objet qui les cause pour déterminer les attributs de ces objets, attributs toujours déterminés à partir de l'effet de ces objets sur nous. Les prédications que nous faisons au sujet des objets du monde sont donc incertains puisque nous les effectuons au moyen de nos sensations – privées. La connaissance de l'objet (ou « publique » ?), là où il y a véritable *prédication* de nos sensations étant donné que nous sortons du cadre strict du ressentir, est donc une connaissance probable. Lorsque je dis à quelqu'un « ceci est rouge », « rouge » étant entendu comme l'attribut de l'intuition, le jugement étant de la forme « ceci a l'attribut d'être rouge » où « ceci » ayant l'attribut d'être « *un* rouge », au sens d'une limitation de l'extension de « rouge », je suis sorti du ressentir pour porter un jugement *sur* ce ressentir. Que « ceci » soit « rouge », cela est, en soi, vrai ou faux. Mais puisqu'il s'agit d'une combinaison de représentation que moi-même j'effectue, le jugement est probable, bien que fort probable. C'est une probabilité qui découle, non des représentations en elles-mêmes, mais de leur combinaison, c'est-à-dire de ma propre action de combinaison. Maintenant, si cette construction probable du monde est celle de tout individu, puisqu'elle s'élève sur la base des sensations individuelles sans cesse interprétées, la question est celle de la concordance entre les différentes constructions faite par tous les individus. En d'autres termes, partageons-nous le même monde ?

Cette question, Bolzano lui-même se la pose. Mais pour y répondre, il faudrait porter notre interrogation, non pas sur la construction du monde, mais sur le ressentir : comment puis-je savoir que les choses se présentent à nos sens de la même manière qu'elles se présentent aux sens des autres ? La réponse, elle, se fait au moyen du monde déjà construit. Bolzano la formule avec un fort accent pragmatiste : « Nous pouvons conclure qu'un autre être observe les choses à peu près de la même manière que nous le faisons si nous remarquons qu'il réagit à ces objets de la même manière que nous le faisons. »<sup>32</sup> Comme toute chose du monde, autrui ne m'est accessible que par les effets qu'il provoque en moi. Comme il ne sert à rien de vouloir entrer « dans » les objets pour les connaître, il ne sert à rien de vouloir entrer « dans » l'autre pour connaître la manière dont lui perçoit le monde. Le fait que je ne puisse connaître les objets du monde que par les effets qu'ils sont sur moi, rappelons-le, ne constitue pas une limitation de notre faculté de connaître. Il appartient au mode de fonctionnement du connaître de n'avoir accès aux objets que par leurs effets, précisément parce qu'ils sont, face à notre faculté, les objets de la faculté de connaître et *ce*

31. § 301, p. 136.

32. § 303, p. 159.

qu'ils sont, dès que la question est posée, n'appartient pas aux objets mais à la connaissance. Il en va donc de même en ce qui concerne les autres consciences. Leurs actions sont percevables, j'entends ce qu'ils disent, je vois ce qu'ils font. Je peux donc conclure, avec une forte probabilité, que ce qu'ils perçoivent est identique à ce que je perçois.

L'implication du sujet percevant dans le réel perceptif en tant qu'architecte de son monde est donc très clairement présente dans la théorie bolzanienne de la perception. Mais à l'évidence, les matériaux de cette construction ni ne lui appartiennent ni ne lui sont identifiables. Le sujet ne se donne ni la sensation ni les moyens de déterminer ces sensations. Celles-ci sont l'effet d'un objet différent du moi et les déterminations des lois qui, selon la « Théorie des éléments », sont objectives, c'est-à-dire indépendantes de tout sujet connaissant.

### *Le Moi opérateur et les objets logiques*

Quel est donc ce Moi architecte du monde ? Bolzano ne traite pas directement la question mais elle mérite d'être posée afin d'éviter toute confusion dans l'interprétation que nous faisons de la *Wissenschaftslehre*. La « Théorie des éléments » et la desubjectivation de la logique nous ont permis d'écarter définitivement la possibilité d'un Moi transcendantal. Mais le Moi à l'œuvre dans l'élaboration du réel perceptif n'est pas non plus le Moi comme complexe physique. Le corps est, comme tout objet du monde, déduit des intuitions, les parties de mon corps étant des objets qui produisent en moi des sensations dépendamment de ma volonté : « si certains phénomènes M, N, O [...] surviennent en moi toutes fois que je le désire, alors je conclus que j'ai une influence immédiate sur les objets qui les produisent » et que « je compte comme des parties de mon corps »<sup>33</sup>. Si ce n'est ni un Moi transcendantal, ni le Moi corporel, s'agit-il d'un Moi psychologique ? Cela dépend encore de ce qu'on appelle « psychologique ». Le texte de Bolzano semble supposer l'existence d'un Moi « originaire », antérieur à la construction du monde. C'est un Moi conscient de lui-même puisque capable de reconnaître que des sensations surviennent en lui. Il est donc capable de se reconnaître comme l'objet d'influences extérieures. Mais cette conscience de soi et des objets n'est possible que parce que ce Moi a la capacité de saisir les propositions logiques les plus primitives. En général le Moi, qui ne constitue pas à lui seul ce qu'il y a d'originaire dans la connaissance, est un ensemble de facultés : la faculté de pouvoir être affecté par un objet, la sensation, la faculté de reconnaître cette sensation, le sujet

33. *Ibid.*, pp. 149-150.

formule des représentations intuitives, et peut-être plus originellement, de reconnaître qu'« il y a des représentations », « il y a des représentations intuitives »<sup>34</sup> mais aussi devrions-nous ajouter « il y a un Moi ». Or ce sont des propositions conceptuelles pures – puisque non inférées de jugements immédiats – que le Moi est capable de saisir et d'appliquer à ce qu'il perçoit. Cette connaissance « originelle » n'est sans doute pas consciente ni claire pour tous mais elle doit exister puisque nous formulons des jugements et utilisons ces éléments. Parce qu'il est cet ensemble de facultés et que ces facultés ne sont en réalité que de l'ordre du reconnaître, c'est-à-dire qu'elles se portent *sur* des objets et non pas qu'elles se donnent ses objets, que ceux-ci soient les objets logiques ou les objets sensibles, nous l'appelons le Moi « opérateur ». Il est l'opérateur des représentations entre elles et des jugements entre eux. Et ces opérations, effectuées par le savoir – souvent inconscient et confus – de la logique, lorsqu'ils ont pour objets le réel, aboutissent à la perception d'objets extérieurs auxquels on prête des attributs.

Poussant jusqu'au bout une logique des représentations indépendante de la subjectivité qui les appréhende, Bolzano ouvre une voie quelque peu inattendue. Le détour par l'arrière-plan de l'épistémologie bolzanienne nous a permis de montrer que le geste qui désobjectivise les éléments de la connaissance réinvestit en même temps le sujet épistémologique d'un rôle actif. En démêlant représentations subjectives et représentations objectives, Bolzano découvre la nature particulière de la représentation intuitionnelle (simplicité et singularité) et laisse aux concepts toute la charge significationnelle. Que se passe-t-il alors, concrètement, au niveau épistémologique ? Pour le dire simplement, un sujet épistémologique capable d'intuitions et de « saisir » des concepts construit le monde perceptif avec ces matériaux objectifs. Il faut donc admettre qu'avec Bolzano on est bien loin du réalisme naïf, la perception étant le résultat d'inférences. Or c'est une dimension de la conception de Bolzano que, à notre connaissance, peu de commentateurs ont soulignée, souvent au nom d'un réalisme de principe qui régnerait dans la philosophie de Bolzano. Mais un réalisme de principe ne peut servir ici d'argument. C'est au texte lui-même qu'il faut faire appel et la *Wissenschaftslehre* non seulement est partisane d'une théorie causale de la perception qui à elle seule remet en question un réalisme de principe<sup>35</sup> mais

34. Ce sont les propositions ultimes de la logique. Elles sont en outre purement conceptuelles et synthétiques – elles précèdent toute connaissance de l'expérience et, en ce sens, elles sont ce qui rend cette connaissance possible. Elles constitueront un argument contre la conception kantienne du caractère analytique de la logique. (Voir J. BENOIST, *L'a priori conceptuel*, chap. VII, et J. PROUST, *Questions de Formes*, Fayard, 1987.)

35. Il est d'ailleurs remarquable de constater que Bolzano partage avec Helmholtz, qui a naturalisé le kantisme, les mêmes catégories pour penser la perception : inférences, jugements, causalité. J. BOUVERESSE, dans son étude *Langage, perception et réalité, La perception et le jugement* (tome I,

suppose bien un sujet, quelle qu'en soit la nature, qui opère les inférences sur lesquelles repose le monde tel que nous le percevons.

Goufrane MANSOUR  
*Université Paris-I*

Éditions Jacqueline Chambon, 1995), quasiment consacré à Helmholtz, relève la non-compatibilité du réalisme et d'une conception causale de la perception et affirme, par la voix de Lichtenberg, qu'« une théorie causale de la connaissance implique nécessairement une forme corrélative d'idéalisme » (p. 95). Le second tome de l'étude relativisera ce propos en invoquant la notion de « réalisme indirect » et parlera d'une « combinaison » possible entre cette forme de réalisme indirect et la théorie causale (*Langage, perception et réalité*, tome II, *Physique, Phénoménologie et grammaire*, pp. 176-177). Nous savons bien sûr que Bolzano est *en principe* prémuni contre un tel basculement dans l'idéalisme puisque son épistémologie s'appuie sur un objectivisme logique rigoureux. Mais l'idéalisme écarté, reste bien un sujet actif d'une part ayant pour charge d'élaborer en perception d'objets ses sensations et d'autre part ayant un accès à l'objet par ses attributs.